

# Jean-Athanase Sicard et la Société médicale des hôpitaux de Paris\*

par Charles HAAS\*\*

Monsieur le Président, mes chers Collègues,

Je suis heureux et honoré que la Société d'Histoire de la Médecine, en la personne de mon maître, le Pr André Cornet, ait souhaité que le secrétaire général de la Société médicale des hôpitaux de Paris évoque à son tour la mémoire du Pr Jean-Athanase Sicard.

Vous savez que l'éloge funèbre de Jean Sicard fut prononcée le 20 décembre 1929 à la Médicale par le secrétaire général en exercice, le Pr Édouard Rist.

Rist raconte que, quelques jours après les obsèques, il avait reçu, par les soins de Jean Hutinel, gendre de Sicard, huit pages de notes autobiographiques que Sicard avait rédigées à l'intention du secrétaire général « pour alléger », disait-il, « autant que possible » sa tâche. Ces notes que je n'ai pas retrouvées portent la date de 1927. Rist dit qu'elles « sont écrites avec cette simplicité qui était un des caractères distinctifs de notre collègue. Mais une émotion poignante s'en dégage, lorsqu'on songe au pressentiment qui les dicta. »

La conclusion de ces notes est intégralement citée par Édouard Rist. La voici :

*« Et si, comme il est coutume de le faire, notre secrétaire général dit un mot de ma vie familiale, qu'il n'oublie pas d'insister sur le plein bonheur que j'ai trouvé auprès de ma femme et de mes enfants, auprès d'une femme incomparable, modèle de dévouement et de devoir, et qui a consacré tous ses efforts à faire de ses fils et de sa fille des sujets d'élite dignes d'elle et de son grand-père Gréard, le vice-recteur de l'Académie. C'est elle surtout qui a inculqué à mon fils André le goût du travail, l'amour de l'étude ; c'est à elle qu'il doit d'avoir été reçu à moins de vingt-et-un ans à son premier concours interne des hôpitaux. Que notre secrétaire n'oublie pas également de rappeler toute la joie que j'ai d'avoir un gendre dans la famille médicale et un gendre si digne du nom qu'il porte. Je dis adieu à tous mes collègues. Les séances de notre Société ont toujours été d'un grand attrait pour moi. Qu'elles qu'aient été mes occupations, je me suis toujours efforcé de me retrouver au milieu de vous, rue*

---

\* Communication présentée à la séance du 27 février 1988 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* Hôpital Laënnec, 42, rue de Sèvres, 75007 Paris.

*de Seine, dans ce foyer de la plus pure tradition médicale, aussi bien scientifique que morale.»*

Il est touchant de voir que les derniers mots de cette manière de testament aient été pour souligner l'attachement de Jean Sicard à notre Société.

J'ai feuilleté pour vous les bulletins et mémoires de la Société médicale des hôpitaux de Paris de 1918 à 1929. On y trouve d'innombrables interventions de Jean Sicard et de très nombreuses communications.

En 1918, six communications, toutes avec Henri Roger, l'une également signée par Léon Kindberg. Trois portent sur le liquide céphalo-rachidien au cours du béri-béri, de la paralysie générale et de la sciatique, deux sur l'intoxication arsenicale chronique, une sur une spirochétose ictéro-hémorragique au cours d'une leucémie aiguë.

En 1919, quatre communications, deux avec Jacques Haguenu et Kudelski sur le traitement de la syphilis nerveuse chronique et l'ictère tardif post-novarsenical.

J.-A. Sicard plaide en faveur de l'origine toxique de ses ictères. Il entre dans une controverse animée avec Milian qui estime qu'il s'agit d'ictères syphilitiques. Leurs bagarres verbales toujours animées et toujours courtoises ne font que commencer. La même année, il signe seul deux communications. L'une sur le traitement des contractures et des états spasmodiques par les novarsenicaux. L'autre sur les cicatrices cutanées post-éruptives dont il fait un signe diagnostique de zona vrai par opposition avec les herpès zostérisiformes.

En 1920, dix-sept communications, dont quatorze avec Jean Paraf, ou Clerck, ou Litvak, ou Kudelski portent sur l'encéphalite aiguë épidémique qui sévissait alors et dont il décrit les formes myocloniques, catatoniques, paraplégiques, léthargiques, etc. Il montre avec Litvak qu'à près d'un siècle de distance, l'épidémie lombarde de 1846 ressuscite dans l'encéphalite myoclonique de 1920.

La même année, il communique avec Paraf sur le traitement des varices par l'injection intra-variqueuse de carbonate de soude. Le livre qu'il publiera avec Gaugier sur cette question ne paraîtra que sept ans plus tard. La même année toujours, il montre que la compression oculaire inhibe le réflexe cutanéopilo-moteur et que le nerf trijumeau constitue la voie centripète du réflexe oculo-cardiaque.

En 1921, il communique huit fois, seul ou avec Paraf, ou Forestier, ou Robineau, son ami et complice de l'hôpital Necker, sur la migraine, la paralysie faciale, et toujours sur le traitement novarsenical de la paralysie générale.

En 1922, quatre communications dont une avec Forestier dont voici le titre : « Méthode générale d'explorations radiologiques par l'huile iodée (lipiodol). » Il l'emploie dans la cavité épидurale, dans le liquide céphalo-rachidien, et déjà dans l'arbre broncho-pulmonaire. Quelles inventions et quel inventeur !

En 1923, sept communications, souvent en collaboration avec Forestier, Cantaloube de Nîmes, Laplane, Paraf sur les sujets qui lui sont chers, le lipiodol et ses applications, le parkinsonnisme post-encéphalitique. Une communication qu'il signe seul, avec courage, sur « la sérothérapie méningococcique sur la base crânienne transcérébro-frontale ». Il traite cinq à six patients, sans accident, mais c'est un échec.

En 1924 : cinq communications dont une avec de Gennes et Coste sur le radiodiagnostic lipiodolé de la thrombose artérielle, et cinq encore en 1925 sur le lipiodol, l'uréthrographie et des sujets divers.

En 1926, quatre communications dont une avec Jacques Haguenu et Gally sur une technique nouvelle qui elle aussi devait avoir un bel avenir : « La pneumo-encéphalographie par voie lombaire. »

En 1927, quatre communications dont une avec Haguenu et Wallich : « Cordotomie latérale antérieure dans une algie paroxystique du moignon. Isothermognosie-guérison. »

Mon ami Michel Haguenu, neveu de Jacques Haguenu, m'a écrit que J. Sicard et J. Haguenu s'étaient « toujours beaucoup intéressés aux thérapeutiques, et notamment à celles de la douleur (sciatique, névralgie du trijumeau en particulier) créant ainsi de véritables centres antidouleurs avant que le nom ne soit prononcé ».

En 1928, il ne publie pas dans les bulletins de notre Société.

En 1929 paraît, en collaboration avec J. Haguenu et Gilbert Dreyfus, sa dernière publication : « Un nouveau cas de maladie de Lobstein : les yeux ardoisés », car ce neurologue n'avait jamais cessé d'être interniste. Toutes ces communications, toutes ces interventions sont écrites dans un français limpide. Car, comme l'écrivait Nietzsche, « celui qui se sait profond s'efforce d'être clair ; celui qui aimerait sembler profond à la foule s'efforce d'être obscur. Car la foule croit profond tout ce dont elle ne peut voir le fond ».

De la vie et de l'œuvre de Jean Sicard nous pouvons tirer une autre leçon.

La recherche et l'action, la recherche pour l'action, devrais-je dire, voilà quels étaient les deux moteurs de ce grand médecin. Mais la recherche ne doit pas perdre de vue son objectif qui est de contribuer au soulagement de l'homme malade. Sicard savait que la médecine a beaucoup à perdre à trop s'éloigner des malades et que la recherche ne doit pas s'enfermer dans le secret des Facultés et dans le sanctuaire des laboratoires.

Relisons ensemble René Leriche : « L'esprit de Claude Bernard peut souffler ailleurs que dans les chenils. La recherche au lit du malade est de tous les jours. C'est elle qui, de tous temps, a été la grande œuvre des médecins. »

Dans la grande tradition de la médecine française, la démonstration nous en a été apportée, d'éclatante façon, par Jean-Athanase Sicard.

